



VINCENZO PALMENTIERI
Università degli Studi di Napoli Parthenope

Catherine Gravet, Maria Giovanna Petrillo, Valeria Sperti (éds.),
Genre·s & Corps, Cahiers internationaux de symbolisme,
n° 170-171-172, Éditions universitaires de l'UMONS, 2025

Le corps est ce qui nous présente au monde à travers ses formes et son langage, s'exprime dans une pluralité de corporalités qui constitue une richesse pour la société ; c'est pourquoi chaque corps mérite une représentation inclusive, libre de toute stigmatisation imposée de l'extérieur. À cette réflexion sur le corps s'entrelace celle sur le genre, conçu aujourd'hui comme une dimension plurielle et non rigidement déterminée par le donné biologique. *Genre·s & Corps*, titre de ce numéro des *Cahiers internationaux de symbolisme* – revue interdisciplinaire de l'Université de Mons (Belgique) – le suggère explicitement, puisque l'usage du point médian dans *Genre·s* fait du langage un espace politique, capable de restituer visibilité et légitimité à la multiplicité des identités.

Les dix-sept contributions recueillies dans le volume sont précédées d'une introduction rédigée par les éditrices Catherine Gravet (Université de Mons), Maria Giovanna Petrillo (Université de Naples Parthenope) et Valeria Sperti (Université de Naples Federico II) qui, loin de se limiter à une simple présentation des articles, offre également un cadre théorique incontournable pour comprendre le corps en tant que construction sociale. Leur introduction montre en effet comment le corps, n'est pas un simple donné naturel, mais il est dominé par des rapports de pouvoir, conformément aux analyses de Bourdieu et de Foucault. À cette perspective s'ajoute la pensée de Judith Butler, pour qui le genre se performe à travers des gestes et des pratiques qui en révèlent le caractère dynamique. L'introduction insiste ainsi sur l'indissociabilité entre corps et genre, envisagés comme des réalités en constante co-construction. Fidèles à la tradition interdisciplinaire des *Cahiers*, les éditrices situent ce numéro à la croisée des approches

littéraires, sociologiques, anthropologiques, juridiques et médicales, avant d'en présenter l'organisation en deux grandes sections : la première est consacrée aux imaginaires littéraires du corps genre, tandis que la seconde analyse les enjeux sociaux, politiques et institutionnels des identités contemporaines. Le volume est également complété par la rubrique « Varia », comptant un seul article.

L'ensemble dessine un vaste panorama où le corps devient le vecteur d'identités en perpétuelle redéfinition, aussi bien dans une perspective diachronique, du XVIII^e siècle à nos jours, que dans des analyses centrées sur la contemporanéité. Au-delà de cette division formelle en sections, les contributions dessinent trois axes majeurs qui structurent l'imaginaire théorique et symbolique du volume, à savoir la décolonisation du corps féminin, la réflexion sur la non-binarité, la fragmentation et l'écriture du corps, ainsi que l'analyse du genre et du corps en tant qu'enjeux sociaux, politiques et institutionnels.

1. Décoloniser les représentations du corps féminin

Les contributions réunies dans ce premier axe thématique se penchent sur les représentations du corps féminin dans des contextes postcoloniaux, du Maghreb au Cameroun en passant par la Polynésie, et montrent comment textes littéraires, images médiatiques ou récits de voyages peuvent reproduire des règles sociales préétablies ou ouvrir des espaces de résistance.

Le recueil s'ouvre sur l'espace maghrébin avec l'étude de Michele Bevilacqua sur *Rêves de femmes* de l'écrivaine marocaine Fatima Mernissi. Partant du décalage significatif entre les titres anglais *Dreams of Trespass : Tales of Harem Girlhood* et français de l'œuvre, l'auteur mobilise la distinction de Luca Greco entre « corps parlé » et « corps parlant » (p. 31) pour montrer comment le harem, loin d'être un simple lieu de claustration, devient une scène d'énonciation. C'est grâce à des détails corporels isolés (le voile, le regard, la voix) que le désir féminin est explicité. En contraste avec cette vision intérieure, l'article de Juan Manuel Sánchez Diosdado s'intéresse au regard étranger d'Henriette Célarié. À travers l'analyse de ses récits de voyage, comme *Amours marocaines* et *La Vie mystérieuse des harems*, il dévoile une approche exotique où le décor compte plus que les personnes. Les femmes sont réduites à des éléments décoratifs, décrites presque exclusivement à travers les tissus

et les bijoux qu'elles portent, satisfaisant ainsi un imaginaire européen avide d'esthétique orientale.

L'attention se déplace ensuite vers le contexte subsaharien pour interroger la tension entre objectivation et agentivité du corps féminin. Joël Duclair Tchieno Ngouana étudie cette ambivalence dans les clips de musique urbaine camerounaise : même si le *male gaze* – « où la caméra fragmente le corps féminin à travers des zooms sur les fesses, les seins, les cuisses ou les lèvres » (p. 46) – impose une féminité hypersexualisée, des artistes comme Tchakala VIP ou Mani Bella détournent ces codes pour affirmer leur place dans l'espace public. Le corps devient ainsi un instrument de pouvoir symbolique, entre les normes patriarcales et l'affirmation de soi. L'analyse demeure dans la sphère camerounaise avec l'article de Elisabet Sánchez Tocino, consacré au *Journal intime d'une féministe (noire)* de l'écrivaine franco-camerounaise Axelle Jah Njiké. Face aux violences répétées qu'elle a subies, l'écriture autobiographique devient un véritable acte politique. En listant soixante-neuf rapports sexuels pour dénoncer la réduction de la femme noire à un objet de plaisir, l'autrice raconte sa lente reconstruction pour retrouver la capacité d'un « orgasme plein, immense, libérateur » (p. 179). En rendant hommage à ses aïeules et en liant son vécu au *Manifeste des 343* – une déclaration de 1971 réclamant l'avortement malgré les risques de sanctions pénales –, elle transforme son corps traumatisé en un outil de résistance collective.

Enfin, Martine Renouprez élargit la perspective vers la Polynésie en rappelant que la vision binaire occidentale masculin-féminin a occulté la fluidité des genres précoloniaux, incarnée par les *mahu* (hommes assumant des rôles féminins traditionnels), pour leur substituer des catégories stigmatisantes comme les *raerae*. Son analyse des romans *Joséphine* de Joséphine de Chantal T. Spitz et *La Vague* d'Ingrid Astier critique un imaginaire contemporain qui tend à hyperféminiser de façon négative les personnages trans, souvent réduits à des destins tragiques.

2. Penser la non-binarité, la fragmentation et l'écriture du corps

Un deuxième groupe de contributions, centré sur les poétiques de la fragmentation et de la non-binarité, s'ouvre sur une interrogation fondamentale : comment le corps se fait-il écriture ? Maria Giovanna Petrillo et Valeria Sperti répondent à cette question en explorant la

matérialité épistolaire dans *Les Liaisons dangereuses*. Au-delà de la simple analyse thématique, elles mettent en lumière une véritable « dramaturgie du corps écrit » (p. 113) où le papier, l'encre et la graphie deviennent des prolongements sensibles des personnages. En s'appuyant sur la philosophie d'Adriana Cavarero, elles décryptent le conflit de postures qui structure le roman. La « verticalité » des libertins (p. 121) se manifeste par une rectitude et une maîtrise de soi qu'illustre la Marquise de Merteuil ; en refusant la vulnérabilité assignée à son sexe, cette dernière se forge un « imaginaire viril » (p. 119) en s'appropriant les codes masculins de domination. À cette posture s'oppose l'« inclinaison » (p. 121) des victimes, comme Tourvel ou Cécile, dont la vulnérabilité relationnelle est alors instrumentalisée par les libertins.

Cette analyse du corps patient, soumis aux hiérarchies sociales, trouve un écho au XIX^e siècle dans l'étude de Paola Filippone sur l'œuvre d'Émile Zola. En combinant textométrie et analyse littéraire, elle examine la synecdoque de la jambe dans les *Rougon-Macquart*. L'étude révèle que la fréquence du lemme n'est jamais neutre : particulièrement récurrent dans les romans « populaires » comme *L'Assommoir*, le mot « jambe » devient le signifiant d'un corps usé par le travail et la misère, ou marqué par la violence sexuelle, s'opposant ainsi aux corps plus éthérés et moins fragmentés des romans bourgeois de Zola.

La représentation du corps devient visuelle dans l'analyse que Catherine Gravet consacre au roman graphique contemporain. En examinant *Impénétrable* d'Alix Garin, *Éclore* d'Aude Mermilliod et *Archéologie de l'intime* de Clothilde Delacroix, elle montre comment la dimension graphique vient combler les vides du récit pour offrir une visibilité immédiate aux traumas (vaginisme, violence, maltraitance médicale). Gravet identifie un dénominateur commun aux trois œuvres, à savoir le dédoublement du corps face au traumatisme. Ce mécanisme prend une forme différente chez chaque autrice : Garin montre la dissociation en séparant visuellement le corps de la conscience ; Mermilliod imagine un dialogue entre deux versions d'elle-même (la « petite » et la « grande » Aude) ; Delacroix, enfin, matérialise son trouble par un double, jusqu'à ce geste final où « elle a placé son inconscient (son double) sur l'étagère » (p. 105), symbolisant ainsi la guérison et la réconciliation avec soi-même.

Ce questionnement sur l'identité se poursuit dans le champ de la traduction avec l'étude de Michèle Slunecko. En s'intéressant à la

retraduction anglaise (2025) d'*Orlanda* de Jacqueline Harpman, elle critique la domestication du texte par la traductrice Ros Schwartz. En s'appuyant sur les théories d'Antoine Berman, Slunecko montre que la version anglaise efface les dissonances grammaticales de l'original (où l'autrice joue sur l'accord masculin/féminin) pour rendre la lecture plus fluide. Pour compenser cette perte, Slunecko propose d'introduire l'expression « heterosexual trans woman » (p. 198), qu'elle conçoit non pas comme un anachronisme militant, mais comme une clarification visant à rendre lisible le trouble identitaire là où la grammaire anglaise ne le permet pas.

Enfin, Pierre Vienne, en comparant *Silence me mord* de Charlie Demoulin et *Photosynthèses* de Camille Cornu, montre comment la littérature actuelle invente une écriture propre aux corps non-binaires. Pour lui, l'usage d'astérisques ou la suppression des pronoms de genre ne sont pas de simples détails, mais participent à la création d'une forme nouvelle, capable d'accueillir des identités qui dépassent l'opposition traditionnelle homme/femme.

3. Corps et genre·s comme enjeux sociaux, politiques et institutionnels

Le dernier axe thématique explore les enjeux concrets du corps dans la société, en commençant par le domaine de la santé. Dans son article « Inégalités femmes / hommes en santé, la part du genre ? », Muriel Salle dénonce les inégalités de genre dans la médecine française. Elle explique que la science, loin d'être neutre, produit souvent de l'ignorance sur les spécificités féminines, ce qui entraîne des retards de diagnostic et des soins inadaptés. Dans cette même optique de santé publique, Alessandrini Arnaud se penche sur la santé mentale des jeunes trans. Son enquête révèle que leur mal-être (dépression, anxiété) ne vient pas de leur identité, mais de la transphobie et du rejet social, avant de conclure que le soutien de l'école et de la famille constitue la meilleure protection contre ces violences.

Au-delà de la santé, le corps est soumis à de lourdes pressions sociales. Erik Neveu analyse comment la « contrainte par corps » s'impose désormais aux hommes à travers une discipline esthétique stricte (sport, régimes, épilation). Il souligne que ce modèle de virilité crée une fracture de classe, valorisant ainsi les élites tout en disqualifiant la « virilité populaire » (p. 300), encore fondée sur la force physique.

Face à ces tensions, le corps au travail devient un lieu de lutte, ainsi que l'analysent Apolline Dupuis, Alice Crucq et Claire Martinus dans leur article « Femmes, ouvrières et syndicalistes : des corps entre tension multiple » où elles mettent en lumière l'invisibilisation des ouvrières, prises en étau entre l'image de la mère et celle de la travailleuse, y compris au sein de syndicats fonctionnant comme des « boys clubs » (p. 249). En s'inspirant de figures comme Rosie la Riveteuse, ces femmes construisent aujourd'hui une solidarité qui croise les enjeux de classe et de genre. L'engagement syndical devient alors un espace d'émancipation, leur permettant de passer du statut de victimes à celui d'actrices politiques capables de contester la division sexuelle du travail.

Cette lutte pour la visibilité se joue enfin sur le terrain du langage et des institutions. Massimiliano Marino retrace l'évolution sémantique du terme « ambassadrice », qui a dû s'émanciper du sens traditionnel d'« épouse de l'ambassadeur » (p. 273) pour désigner une fonction diplomatique pleine. Il rappelle les résistances, notamment de l'Académie française, et compare le cas français aux débats italiens et québécois pour prouver que l'engagement croissant des femmes dans la réalité professionnelle oblige la langue à évoluer. Ce combat investit aussi la sphère juridique, étudiée par Anna Papa, laquelle souligne que la persistance du masculin générique dans la Constitution italienne, bien que démocratique dans l'esprit, freine l'égalité réelle et elle propose des réformes concrètes (comme l'usage du terme neutre « personne ») pour aligner le langage du droit avec le principe d'égalité.

L'expression politique déborde enfin les cadres institutionnels pour investir les murs de la ville à travers l'analyse de Daniela Puolato consacrée aux stickers en langue française qui peuvent être lus dans des lieux publics de Naples. L'autrice analyse ces autocollants non comme de simples traces touristiques, mais comme un « discours transgressif » : le français y devient une langue de ralliement pour des slogans antifascistes et révolutionnaires. En occupant l'espace urbain, ces écrits éphémères transforment la ville en un support d'énonciation politique et identitaire, connectant les luttes locales aux réseaux activistes globaux.

Au terme de ce parcours, il apparaît clairement que le point médian utilisé dans le titre est la réalisation d'une promesse, celle de donner voix à la pluralité des corps et des genres. Ce choix éditorial souligne

que la langue n'est pas un outil passif, mais la première marche vers l'inclusion, remettant en cause les catégories binaires qui imposaient une réalité tronquée.

Qu'il soit écrit, dessiné, soigné à l'hôpital ou normé par la loi, le corps ne constitue jamais une donnée neutre ; il demeure le lieu où le pouvoir tente de s'imposer et où l'individu oppose sa résistance. La richesse de ce volume réside enfin dans le dialogue constant qu'il instaure entre le passé (de Laclos à Zola) et l'actualité, croisant, de façon pluridisciplinaire, les regards de la littérature, de la sociologie et du droit. Une telle transversalité offre au lecteur des outils critiques précieux pour décrypter les changements sociaux en cours, faisant de ce numéro une référence essentielle pour comprendre l'authentique complexité contemporaine.

